

## NOTICE SUR JEAN COUSIN.

Les grandes nations ont le culte des souvenirs : leur influence produit d'utiles enseignements et rehausse avec éclat la gloire d'un pays.

La France l'a compris, et, de toutes parts, ses moindres cités élèvent des monuments à la mémoire des grands hommes qu'elles ont vu naître ; mais si le bronze et le marbre doivent transmettre leurs traits à la postérité, c'est aussi leur rendre un légitime hommage que d'en publier la vie et les succès.

C'est dans cette pensée que je viens vous entretenir d'un artiste illustre que le pays sénonais revendique avec orgueil comme l'un de ses enfants : je veux parler de Jean Cousin, grand peintre, grand sculpteur, et dont le nom seul révèle toute la gloire du XVI<sup>e</sup> siècle.

Jean Cousin est né de parents pauvres à Soucy, petite commune du canton de Sens : des documents de famille (1), appuyés d'une tradition constante, ne permettent pas d'en douter.

L'époque de sa naissance a été diversement fixée ; les uns l'indiquent en 1530, d'autres la reportent à 1462 ; mais il résulte de ces

(1) Correspondance inédite de M. Bowyer, du Petit-Bois, près Tours, — descendant de Jean Cousin, — adressée le 31 mai 1825 à M. Théodore Tarbé, de Sens, de regrettable mémoire, et dont je dois la communication à la gracieuse obligeance de M<sup>me</sup> Landry, sa fille.

mêmes documents et de rapprochements historiques que Jean Cousin naquit en 1500 ou 1501 (1).

Quelques historiens ont avancé par erreur qu'il avait vu le jour à Monthard, domaine de sa famille, situé sur la commune de Soucy.

A l'époque de la naissance de Jean Cousin, Monthard appartenait à Henri Bowyer, premier du nom, fils de Jehan Bowyer, anglais d'origine, qui était venu se fixer en France de 1422 à 1430, sous le règne de Charles VII, et qui mourut en 1470.

Henri eut une fille, Marie Bowyer, que Jean Cousin épousa en troisièmes noces, en 1537.

A la mort de Henri, arrivée en 1525, le domaine passa à son fils, Estienne I<sup>er</sup>, puis en 1545, à Simon, fils de celui-ci.

Simon ayant été tué le 1<sup>er</sup> mai 1590, au siège de Sens, par l'armée du roi Henri IV, le fief échut à Estienne II, fils de Estienne I<sup>er</sup>.

Estienne II, seigneur du pavillon de Jouancy, de Soucy, sieur des Grosses-Pierres, et receveur du grenier à sel, avait, en outre, le titre de Maître Apothicaire, comme l'était son père et le furent plusieurs de ses descendants. Ce titre, si ridiculisé depuis par Molière, était alors en grand honneur, et valut à Estienne II l'amitié de Dalibour, Sénoisais d'origine, qui fut le premier médecin du roi Henri IV.

Estienne II épousa, le 5 septembre 1552, Marie Cousin, fille unique de Jean Cousin, issue de son second mariage avec dame Christine Rousseau : celle-ci était fille de Lubin Rousseau, lieutenant-général au bailliage de Sens, qui fut compromis dans l'émeute du Jeu de Tacquemain, arrivée à Sens en 1573 (2).

Après la mort de Estienne II, survenue le 2 décembre 1612, le domaine de Monthard fut divisé, et un arrêt du Parlement de Paris, en

(1) L'établissement de registres pour constater les baptêmes, ainsi que le temps et l'heure de la naissance, n'a été prescrit qu'en août 1539, par François I<sup>er</sup>. (Ordonnance de Villers-Cotterets, art. 51.)

(2) Tarbé, Recherches historiques sur la ville de Sens, p. 147.

date du 29 août 1626, en adjugea les derniers débris à Christophe Guillaume, sieur de Richebourg, conseiller au bailliage de Sens, que, par suite des ventes successives, M. Camille de Bonnaire représente aujourd'hui.

La double alliance de Jean Cousin avec la famille Bowyer; les séjours fréquents qu'il fit dans ce domaine qui le rapprochait de sa famille et du lieu de sa naissance; enfin, les souvenirs qu'il y laissa de son art ont pu motiver cette croyance que Jean Cousin était né à Monthard, propriété de sa famille; j'ai cru devoir restituer aux faits leur vérité sur ce point.

Jean Cousin, avant d'entrer dans la famille Bowyer, avait contracté un premier mariage avec dame Marie Richer, fille de Christophe Richer, secrétaire de François I<sup>er</sup>, et qui devint son ambassadeur en Danemarck (1). Richer était originaire de Thorigny, où son nom subsiste encore aujourd'hui.

Si nous avons vu que les premières unions de Jean Cousin furent rapidement brisées par la mort, nous y avons aussi trouvé la preuve que, quoique jeune encore, son nom avait acquis déjà une bien haute célébrité, puisqu'au milieu d'un siècle où les préjugés du sang et du titre étaient tout-puissants, il fut, par la seule noblesse du talent, trouvé digne d'aussi grandes alliances.

(1) Il existe dans l'église de Fleurigny, située à peu de distance de Sancy et de Thorigny, l'inscription suivante que je crois appartenir au tombeau d'un beau-frère et d'une belle-sœur de Jean Cousin :

CY GISENT NOBLES PERSONNES  
 IVVENAL RAYER, LUY VIVANT SEIGNEUR DE TUTIGNY  
 ET AGNÈS RICHER SA FEMME, fille et héritière de feu  
 MONS M.<sup>r</sup> CHRISTOPHE RICHER, luy vivant con. du roy  
 EN SES CONSEILS DESTAT. . . . .  
 DAME RICHER EST DECEDER LE 19 SEPTEMBRE 1605.  
 LE DICT SIEUR RAYER SON MARRY LE PREMIER AVRIL 1606.

(Annuaire de l'Yonne, 1845, p. 138.)

A l'époque où parut Jean Cousin, la France, sous l'influence de la régénération qu'avait préparée le XV<sup>e</sup> siècle, prenait le premier rang parmi les nations éclairées et amies des arts.

L'imprimerie, qui venait d'être inventée, ouvrait un vaste champ aux développements de l'esprit humain et aux rapports mutuels des peuples.

Les guerres soutenues contre l'Italie par Charles VIII et Louis XII, qui avaient appelé à leur suite des artistes éminents, avaient mis la France en contact avec ce pays si riche par tous les arts et auquel elle sut dérober un rayon du feu sacré qui l'animaît.

Le style de l'école de Florence, dont sortirent presque toutes les écoles italiennes, avait pénétré en France avec toute sa grandeur : les marbres de la Grèce, les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël s'y étaient répandus et avaient imprimé aux esprits cette tendance renovatrice qui fut un des grands caractères du XVI<sup>e</sup> siècle.

Inspiré de ces types admirables, inspiré aussi et soutenu par l'instinct de son propre génie, sans maîtres et sans autres modèles, sans avoir non plus visité l'Italie, Jean Cousin recueille l'héritage de Léonard de Vinci, mort dans les bras de François I<sup>er</sup> ; combat le faux goût que l'enthousiasme avait fait naître, et, restituant à l'art des principes plus vrais, devient, en 1540, le fondateur de l'école française.

Née sous l'influence du sentiment chrétien, vers les premiers siècles de notre ère, la peinture sur verre, longtemps stationnaire, tendait aussi à prendre un nouvel essor que déjà Louis XII avait encouragé. Des peintres de Marseille avaient été appelés par le pape Jules II (1) pour décorer les vitraux du Vatican, sous la direction de Raphaël, et cet hommage rendu à la supériorité des artistes français, avait excité une noble émulation. De toutes parts et presque au même temps, des

(1) Jules II, 125<sup>e</sup> pape, le 1<sup>er</sup> novembre 1503, mort le 23 février 1513.

œuvres remarquables étaient produites par divers artistes dans les principales églises de la France et chez les peuples voisins.

Mais bientôt Jean Cousin les surpasse de bien haut par le grandiose et la pureté de son dessin, la vivacité de son coloris, et les procédés particuliers de sa composition, en imprimant à ses œuvres un cachet spécial, et créant un type que nul, parmi ses rivaux, n'a pu atteindre, que nul depuis n'a su imiter.

Disons à sa gloire que bien des villes ont revendiqué, pour leurs monuments, l'honneur de posséder quelque'une de ses œuvres (1), mais disons aussi que, si elles furent fécondes, la vie tout entière du maître le plus habile n'aurait pu suffire à créer toutes celles qu'on lui attribue. L'influence de l'époque, et sans doute aussi les enseignements de Jean Cousin produisirent de nombreux artistes rivalisant de savoir, et nous devons au moins leur laisser le mérite et la gloire de leurs œuvres jugées dignes du plus grand maître dans leur art.

Parmi les peintures sur verre attribuées à Jean Cousin, il en est cependant qui ont trouvé une telle unité d'opinions et d'autorités, qu'il n'est pas permis de mettre en doute leur origine.

Ainsi, au nombre des grandes pages sorties de son pinceau, nous citerons principalement :

« Les peintures en grisailles représentant *Abraham rendant à Agar son fils Ismaël, les Israélites vainqueurs des Amalécites, sous la conduite de Moïse, et Jésus-Christ prêchant dans le désert*, exécutées au château d'Anet, par les ordres de Henri II, en même temps que Jean Goujon en faisait les sculptures. »

« Les vitraux de la Sainte-Chapelle de Vincennes, reproduisant

(1) L'église de Villeneuve-sur-Yonne possède en face le banc d'œuvre un vitrail représentant le Jugement dernier, et qu'on attribue à Jean Cousin; ce vitrail a paru à M. de Caumont d'un demi-siècle antérieur à l'époque de ce peintre. (Congrès archéologique de France, 14<sup>e</sup> session, p. 116.)

» *l'approche du jugement dernier, d'après l'Apocalypse* (1), *l'annoncia-  
tion de la Sainte-Vierge* et les portraits en pied de François I<sup>er</sup> et  
» de Henri II.

» *Un calvaire* dans l'église des Jacobins de Paris.

» *Le jugement de Salomon* (1531). *le martyr de saint Laurent, la Sa-  
maritaine conversant avec le Christ, et la guérison du paralytique* (1587)  
» dans l'église de Saint-Gervais, à Paris (2).

» Les vitraux de l'église de Moret, et ceux des églises de Saint-  
» Patrice et Saint-Godard, à Rouen. »

Jean Cousin devait surtout l'hommage de son talent aux contrées voisines du lieu de sa naissance et de sa famille (3); aussi nos monuments furent-ils presque tous enrichis de ses œuvres.

L'église des Cordeliers de Sens, détruite en 1794, possédait de lui (4) *Jésus-Christ en croix, un miracle arrivé par l'intercession de la Sainte-Vierge, et le serpent d'airain* (5).

Dans l'église de Saint-Romain, également détruite aujourd'hui,

(1) Lenoir, Description des Musées français, 4<sup>e</sup> édition, p. 36.

(2) Felibien, Entretiens sur la vie des peintres, p. 707.

Dulaure, Description de Paris.

Poirson, Précis de l'Histoire de France, 2<sup>e</sup> partie.

Levieil, Art de la Peinture sur verre, p. 49.

Miel, Galerie française, t. I<sup>er</sup>, p. 126, 127.

(3) Jean Cousin habita la ville de Sens, et l'on montre encore sa maison, située dans une rue qui porte son nom depuis quelques années seulement. Le dessin de cette maison est reproduit dans le compte-rendu de la 14<sup>e</sup> session du Congrès archéologique de France, p. 218 : les croisées étaient ornées de petits vitraux qu'on lui attribuait et que les visiteurs ont eu le soin d'enlever à leur profit.

(4) Felibien, p. 708.

(5) Gravé en 1581 par Etienne Delaulne, né à Orléans en 1518, d'autres disent par Léonard Gauthier. Il existe de ce dernier une gravure représentant *les Cyclopes forgeant la foudre*, d'après un dessin attribué à Jean Cousin. (Huber, Notice sur les Graveurs. Dresde et Leipsick, 1787)

on voyait le *Jugement universel*, d'une composition différente par la forme et les proportions de son célèbre tableau. On y remarquait la figure d'un pape au milieu de l'enfer, et quelques historiens en ont conclu que Jean Cousin était calviniste ; mais sa vie tout entière repousse cette imputation, et la tradition rapporte même qu'il peignit gratuitement ce vitrail pour l'église de Saint-Romain, sa paroisse, comme un hommage de sa piété. Les fragments en ont été recueillis par M. Laire, ancien bibliothécaire du département de l'Yonne (1).

Jean Cousin avait peint dans la sacristie de l'église de Soucy un vitrail représentant le portrait de Jehan Bowyer II, son beau frère, d'abord curé de Soucy, puis chanoine de la cathédrale de Sens. Il était presque de grandeur naturelle, en surplis, les mains jointes et à genoux aux pieds de Jésus-Christ sur la croix : l'écusson de ses armes était posé à terre. Ce vitrail a depuis longtemps disparu (2).

La chapelle du château de Fleurigny, dont les arabesques et certaines ornements sont aussi attribuées à Jean Cousin, renferme un magnifique vitrail dû à son pinceau. Les archéologues sont en désaccord sur l'interprétation du sujet qu'il représente (3) ; les uns pensent que c'est la sybille qui, interrogée par Auguste s'il y aurait

(1) Tarbé, *Almanach de Sens*, 1799, p. 191.

(2) Correspondance inédite de M. Bowyer :

« Jehan Bowyer II avait fait don à la cathédrale de Sens d'une châsse en argent sur laquelle il était représenté en relief dans la même position que sur ce vitrail : cette châsse a été la proie des révolutionnaires.

» Jehan Bowyer II, mort le 15 avril 1585, a été inhumé dans la cathédrale de Sens, devant la chapelle de la Sainte-Vierge. »

(3) Félibien, p. 708.

Lenoir, t. VI, p. 28-47.

Levieil, *Art de la Peinture sur verre*.

Tarbé, *Almanach de Sens*, 1779, p. 42.

*Annuaire de l'Yonne*, 1838, p. 304 ; 1843, p. 138.

jamais un être plus puissant que lui, lui répond en montrant l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère :

« Hic te majorem ipsum adora. »

D'autres prétendent que c'est la prédication de saint Paul aux Athéniens (1). La composition de ce vitrail, formé de trois parties, et dans lequel figurent un grand nombre de personnages, se prête facilement à ces diverses explications : on peut même donner à toutes deux satisfaction, en disant qu'il représente deux sujets différents, la sybille et saint Paul à Athènes. Il serait possible aussi de tout concilier, en disant que saint Paul montre au peuple la vierge mère, en s'appuyant sur l'autorité de la sybille. Quel qu'en soit le sujet, la chapelle de Fleurigny conserve une des belles compositions de Jean Cousin.

La cathédrale de Sens possède encore :

*La légende de saint Eutrope*, dans la chapelle du même nom : ce vitrail fut, en 1530, peint par les soins de Nicolas Richer, chanoine de Sens, oncle de Jean Cousin, lors de la réparation qu'il fit de cette chapelle avec le concours du chanoine Nicolas Fritard, son neveu (2).

*Et la sybille, consultée par Auguste*, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, exécutée, dit-on, sur les cartons de Rosso (3). Cette chapelle fut construite en 1545 par les soins du même chanoine Nicolas Fritard.

On a également attribué à Jean Cousin le vitrail du transept de la cathédrale de Sens, représentant le *Jugement dernier* ; mais cette opinion a été généralement repoussée. Cette œuvre capitale fut exé-

(1) *Deo ignoto*, chap. XVII, verset 23 des Actes des Apôtres.

(2) Millin, t. I<sup>er</sup>, chap. VI, p. 85-86.

Revue française, février 1838, p. 75-76.

(3) Del Rosso ou Le Roux, peintre Florentin, mort en 1541.



cutée aux frais de Gabriel Gouffier, doyen de Sens, mort en 1519, avant l'époque contemporaine des œuvres de Jean Cousin (1).

Son talent fut aussi remarquable comme peintre de tableaux que comme peintre sur verre, et si ses productions dans le premier genre furent moins nombreuses, elles ont aussi, et peut-être même à un degré plus élevé, ce grand caractère qui fait époque dans les arts.

On a connu plusieurs portraits dus à Jean Cousin (2), et M. Bowyer, dont j'ai cité l'autorité, en possédait cinq, savoir :

De Jehan Bowyer II, beau-frère de Jean Cousin ;

D'Estienne II, son neveu et gendre ;

De Marie Cousin, sa fille et femme de celui-ci ;

De Jehan Bowyer III, leur fils, et petit-fils de Jean Cousin (les angles de ce portrait étaient ornés de fleurons en grisailles) ;

Et de Savinienne de Bornes, femme de Jehan III, et petite-fille de Jean Cousin.

Dans le catalogue de la vente des tableaux du baron Denon, on en cite deux sous le n° 149, comme étant de Jean Cousin, et représentant des scènes du Jugement dernier. Ces deux tableaux ont été lithographiés pour un ouvrage de M. Denon.

Jean Cousin ne refusa pas non plus de consacrer son pinceau à des œuvres passagères, et il exécuta en 1543 les décorations pour l'entrée de Charles IX dans la ville de Sens (3).

(1) Tarbé, Recherches historiques sur la ville de Sens, p. 422.

M. l'abbé Chauveau, vicaire-général du diocèse de Sens. (Origine de la Métropole de Sens.) — Congrès archéologique de France, 14<sup>e</sup> session, p. 205.

(2) Félibien, p. 708. (On a écrit que Jean Cousin s'était peint lui-même, et que c'était d'après ce tableau que son portrait, gravé par Edelinet, a été publié par Drevet, dans sa collection dite *des longues barbes*. La Bibliothèque nationale en possède des exemplaires.)

(3) Miel. *Loco citato*.

Deux de ses œuvres capitales ont survécu aux désastres des temps : le *Jugement universel* peint sur toile, et le tableau d'*Eva prima Pandora*, exécuté sur bois (1).

Le *Jugement universel* fait pour la chapelle des Minimes de Vincennes, et maintenant conservé dans notre Musée national, a été gravé en douze feuilles par le Flamand Pierre de Jodes, mort en 1602. Cette composition capitale se distingue par une pensée élevée, un dessin correct, une anatomie parfaite, et le feu d'une brillante originalité. On dit que c'est le premier tableau à l'huile du genre historique qui fut peint en France.

L'autre création de Jean Cousin est restée au milieu de nous, grâce aux soins éclairés de son heureux possesseur, M. Chauly, ancien notaire à Sens, et l'un des membres de la famille de Bonnaire à laquelle appartient le domaine de Monthard.

Après avoir orné le salon de ce domaine, ce tableau devint la propriété de M. Lefebvre, conseiller au Présidial de Sens (2), et fut sauvé, comme par miracle, de la dévastation et de l'oubli.

Cette peinture, de 1 mètre 46 centimètres de longueur sur 96 centimètres de hauteur, est d'une belle conservation, malgré la restauration inhabile qui en fut faite par un artiste sénonais. Elle représente une femme nue, à demi couchée dans une grotte : un de ses bras s'appuie sur une tête de mort et tient une branche de pommier ; l'autre bras est étendu sur un vase qui figure, non point, comme on l'a souvent écrit, la boîte fatale indiquée par un autre vase d'où s'échappent des génies malfaisants, mais bien, selon l'opinion plus judicieuse de son possesseur, le vase d'Esculape, source de vie, par

(1) Le Musée de Mayence possède une *Descente de Croix* dont il lui fut fait don en 1811, par Napoléon, et qui est attribuée, par les uns, à Jean Cousin et par d'autres, à Michel d'Origny.

(2) Félibien, p. 708.

Tarbé, Almanach 1799, p. 195.

opposition à l'emblème de la mort. Sur le ciel flotte une légende portant ces mots : *Eva prima Pandora* ; singulier assemblage du sacré et du profane et qui caractérise bien son époque !

Cette œuvre unique, remarquable surtout par la pureté anatomique, a trouvé des admirateurs enthousiastes (1) et l'on peut dire que Jean Cousin y a consacré toutes les ressources de son génie

La miniature ne pouvait non plus échapper à son pinceau universel. On cite de lui « le portrait sur vélin de Marguerite de la Hache, » femme de Henri Bowyer II, sa belle-sœur, morte le 1<sup>er</sup> décembre » 1564 (2).

» Le livre d'heures de François I<sup>er</sup>, conservé dans la bibliothèque de » John Tobin, à Liverpool, et celui de Henri II, appartenant, je crois, » à la Bibliothèque nationale de Paris. »

La sculpture aussi devait exciter la passion de ce vaste génie, et ses œuvres, en ce genre, sont dignes de sa renommée.

Son ciseau a produit, ou tout au moins on lui attribue :

• Le tombeau de Louis de Brezé, mari de Diane de Poitiers, mort » en 1531, et placé dans la chapelle d'Amboise à Rouen (3).

» Le mausolée de Diane de Poitiers (4).

» Le tombeau de Jacques de Brezé (5).

» Les bas-reliefs du tombeau de François de La Rochefoucault, mort en 1517, et élevé par les soins d'Anne de Polignac, sa bru (6).

(1) Félibien, p. 708.

Feuillet de Conches, *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 novembre 1849, Millin. (La gravure qu'il en reproduit est inexacte.)

(2) Correspondance de M. Bowyer.

(3) *Musée des Monuments français*, t. XIV, p. 47. — D'autres, cependant, ont attribué ce monument à Jean Goujon.

(4) *Magasin pittoresque*, 1833, p. 344.

(5) Poirson. *Loco citato*.

*Musée des Monuments français*, t. VIII, p. 101-102.

(6) *Musée des Monuments français*, t. IV, p. 194.

- » Un buste en bronze de François I<sup>er</sup>.
- » Un buste en marbre et un médaillon en bronze de Charles-Quint (1).
- » Les cariatides et les génies de la chaire des Grands-Augustins (2).
- » Les statues en pierre peintes de Philippe de Comines et d'Helène de Chambes, dame de Comines, provenant de leur tombeau dans le couvent des Grands-Augustins (3).
- » Un groupe en marbre de Vénus et l'Amour, qui fait partie du Musée Dusommerard, sous le n° 105.
- » Et le tombeau monumental en albâtre de Philippe de Chabot, amiral de France, œuvre capitale et l'un des plus beaux ornements de notre Musée national (4). »

La sculpture eut au XVI<sup>e</sup> siècle plus d'un digne interprète, se distinguant chacun par des qualités diverses : Jean Goujon, par la souplesse des formes ; Germain Pillon, par la grâce, et Jean Cousin, par la vérité, la grandeur et l'énergie.

La sculpture en ivoire, la gravure en médailles, la gravure sur bois, la peinture en émail ne furent pas non plus des sciences inconnues pour Jean Cousin.

Ainsi on lui attribue :

- Un saint Sébastien en ivoire de 15 pouces de proportion et dont on vante le dessin vigoureux (5).

(1) Musée de Versailles, n° 205.

(2) Miel. *Loco citato*.

(3) Millin, t. III, 41.

Lenoir, n° 95.

(4) Magasin pittoresque. *Loco citato*.

Millin, t. I<sup>er</sup>, p. 56.

Lenoir, n° 98.

(5) Lenoir, t. III, p. 158.

Magasin pittoresque. *Loco citato*. (M. Mouchoux, banquier à Sens, possède

» Un très-bel émail représentant un exercice de gymnastique, connu en Italie sous le nom de *Forze* (1).

» De nombreuses gravures sur bois représentant des sujets de la Bible;

» Les portraits de Henri II et Henri III;

» Celui du poète Ronsard, publié en tête de ses œuvres, édition in-12 de 1586.

» Les sujets des Fables d'Esopé, in-24, Lyon, 1600; et des Oeuvres d'Ovide, in-24, Paris, 1579 (2). »

Ce n'était point assez pour ce génie universel et cette vie déjà si remplie : sa main, comme pour se reposer du pinceau et du burin, prenait la plume et produisait des ouvrages didactiques dont l'autorité est encore suivie de nos jours.

Jean Cousin est l'auteur :

» Du livre de *Perspective*, in-f° imprimé en 1560, à Paris, chez Leroyer, avec gravures.

» De l'Art de dessigner, revu par François Jollain, graveur, 4 vol. in-4°.

» Et du livre de *Pourtraiture*, contenant les plans et figures de toutes les parties séparées du corps humain, imprimé en 1603, chez Leclerc, marchand graveur à Paris, et dont plusieurs autres éditions ont été publiées. »

On a dit aussi que Jean Cousin était poète comme le furent Léonard

un saint Sébastien en ivoire, transmis dans les générations de sa famille comme étant une œuvre de Jean Cousin. Cette figure, remarquable par l'expression, est d'un modèle plus petit que celle attribuée à Jean Cousin par les autorités que nous venons de citer.)

(1) Miel. *Loco citato*.

(2) Origine de la Gravure sur bois, par Fournier, p. 82.

Traité de la Gravure sur bois, par Papillon, 1766.

Miel. *Loco citato*.

de Vinci et Michel-Ange (1) ; mais ses œuvres, trop fugitives sans doute, n'ont point vécu jusqu'à nous, et je n'ai retrouvé qu'un bien léger sonnet dont je n'ose charger sa mémoire, quoiqu'il se trouve en tête d'une édition de son livre de Pourtraiture, imprimée en 1625. Le voici toutefois :

- « Le vaisseau sans nocher, sans rame et sans boussole.
- » A beau voguer sur mer s'il arriue à bon port,
- » Lorsqu'il pense toucher à l'arène du bord,
- » La tempeste et le vent luy monstre vn autre pole.
- » L'enfant sans précepteur, sans liure, sans escole,
- » En l'ignorance trouue l'oubly et la mort :
- » Le pelerin se perd, qui sans conduite sort,
- » Et sans ailes l'oiseau qui dedans l'air vole.
- » Ainsi quiconque veut en son art estre expert,
- » Sans l'art de Pourtraiture en son œuvre se perd :
- » Car la Pourtraiture est son nocher et son liure,
- » Sa conduite, son alle, et avec elle il peut
- » Voguer, sçauoir, courir, voler où son cœur veut,
- » Et faire son esprit en son ouvrage viure.

Malgré tous les travaux incessants de sa vaste et inépuisable intelligence, Jean Cousin vécut de longs jours, car il ne mourut que vers l'année 1590 (2). L'époque de sa mort n'est pas plus précise que celle de sa naissance ; mais ses dernières œuvres s'arrêtent vers cette date, et l'on sait qu'il vivait sur la fin du règne de Henri III. Quelle que

(1) Miel. *Loco citato*.

(2) Félibien, p. 710.

Tarbé, Almanach 1799, p. 185.

Dictionnaire des Artistes, par l'abbé Fontenay, p. 450.

Vie des Peintres, par Papillon de La Ferté, p. 455.

Vie des Peintres, par D'Angerville, p. 3.

soit d'ailleurs l'époque à laquelle s'est éteint ce grand génie, son nom a vécu assez pour survivre encore et toujours, comme un symbole de science et de progrès.

J'ai voulu seulement ici esquisser la vie de Jean Cousin au point de vue biographique et local, laissant à d'autres, plus dignes, à dépeindre chacune de ses œuvres dans leurs formes, leurs détails et leur caractère, à d'autres aussi la tâche bien grande de retracer l'influence de cette transfiguration de l'art, dont la France a su conquérir la gloire et dont elle recueille aujourd'hui les bienfaits.

E. DELIGAND, av.

De la Société archéologique de Sens.

